

Le Serment Lunaire

Seb Le Réveur



Le Serment Lunaire

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Silence de la Poussière	4
Chapitre 2 : L'Empreinte Oubliée	8
Chapitre 3 : Le Fardeau du Retour	11
Chapitre 4 : L'Écho des Archives	14
Chapitre 5 : La Chasse aux Fantômes	16
Chapitre 6 : Révélation Orbitales	19
Chapitre 7 : Le Dernier Serment	22

Chapitre 1

Le Silence de la Poussière

Le bourdonnement de mon support-vie offrait une maigre consolation. L'immensité muette. Ma botte lourde s'enfonça. Velours granuleux. Une impression fugace. Puis, la certitude : là. Mon empreinte parfaite marquait la régolithe.

« Armstrong. Votre botte, la poussière. Puis le regard. Où s'est-il porté, au-delà de vos pieds ? L'objet, la formation la plus proche. Distinctement. La couleur exacte, la texture. La distance. »

Une voix résonnait, lointaine, dans le casque. Pas Buzz. L'autre. Celle qui, des années plus tard, s'acharnerait sur l'opacité.

Je balayai du regard. Devant, à quelques foulées du module, une masse sombre. Un roc. Quatre, cinq mètres, tout au plus, au-delà de l'ombre géante de l'aigle. Une masse trapue, la taille d'un baril renversé. Son gris profond, presque anthracite, virait à une matité crayeuse. Par endroits, la lumière rasante y accrochait des reflets argentés. Mais l'ensemble gardait une tonalité sombre, une aridité sans compromis. L'absence d'air sculptait le détail avec une précision chirurgicale. Ses arêtes vives, taillées au burin, ignoraient l'adoucissement de l'eau ou du vent. La surface rugueuse, criblée de micro-impacts, témoignait de millénaires d'exposition. Une fine pellicule de poussière lunaire l'effleurait sans masquer sa dureté brutale. Il demeurait là. Silencieux, brut. Fragment d'un monde éternellement exposé.

« Armstrong. Le roc. Clair. Maintenant, après ce rocher... votre posture. Statique ? Ou un ajustement, même imperceptible ? L'équilibre. Et surtout : le regard. Quoi ensuite ? Vers quelle portion précise de l'horizon ? Décrivez cette ligne lointaine. Pas une

impression générale. Quels cratères, spécifiquement ? Leurs tailles relatives. La ligne nette entre ombre et lumière sur leurs rebords. La distance estimée. Une échelle, même approximative. »

Une légère oscillation. Instinctive. Pour sentir la surface. Chaque mouvement prenait une ampleur déroutante. Je poursuivis mon balayage visuel vers l'ouest-sud-ouest, la zone d'exploration prévue. La pureté de l'horizon défiait toute description terrestre. Une coupe nette, l'encre de l'espace, le gris cratérisé.

Une cuvette s'étirait, trois ou quatre kilomètres, son rebord d'un gris plus clair baigné de lumière. Un kilomètre de diamètre environ, plongeant vers un centre pénombreux. Plus loin, à droite, s'esquissait un cratère plus vaste, cinq à six kilomètres. Ses bords usés dessinaient un anneau fantomatique. Sa ligne de démarcation, elle, frappait. Une bande de lumière crue, presque aveuglante, s'écrasait contre un noir d'encre qui dévorait l'intérieur. Quinze kilomètres. Une précision chirurgicale. La frontière entre le jour et la nuit. D'autres cratères, plus lointains, n'étaient que des indentations sur la ligne d'horizon, des ombres incertaines s'étendant sur des dizaines de kilomètres. La désolation. Grandiose, écrasante. Chaque détail nouveau sous cette lumière implacable.

« Armstrong. Cette ligne de démarcation. Ce cratère lointain, quinze kilomètres. La lumière crue contre le noir d'encre. Vous avez **insisté** sur la netteté chirurgicale de cette fracture. Votre œil a-t-il **balayé** cette zone ou a-t-il **accroché** un détail ? Un point qui, malgré l'échelle et la distance, a détonné ? Une ombre plus dense que l'obscurité ambiante ? Une forme géométrique inattendue ? Un reflet différent ? Décrivez. Ce **point précis**, s'il a existé. »

La voix ne lâchait rien. Oui. Un détail. Pas une forme artificielle. Une **rupture** dans la continuité du contraste parfait. Sur le rebord lumineux du cratère lointain, une protubérance. Un point plus élevé, projetant une micro-ombre sur son flanc. Courte. D'une densité remarquable. Un rocher. La taille d'un petit véhicule terrestre. Posé là,

sur la crête. Son côté exposé au soleil, gris vif, presque blanc, le faisait ressortir. Son ombre portée, minuscule et nette, mordait plus profondément la ligne d'obscurité. Une dent acérée sur une mâchoire cosmique. Une acuité visuelle déconcertante, rendue saillante par l'angle du soleil et le vide. Une signature unique dans ce paysage écrasé.

« Armstrong. "Un simple morceau de roche, sans doute", votre analyse **a posteriori**. Mais à ce moment précis, fixant cette anomalie sur la crête, avec cette netteté "déconcertante"... décrivez les **éléments visuels** qui vous ont **immédiatement** convaincu de sa nature rocheuse. Quels contours ? Quelles surfaces ? Quels reflets ont confirmé son immobilité, sa passivité géologique ? Ou au contraire, un **unique détail**, même fugace, venait **contrarier** cette classification ? Le concret. Je le veux. »

Mes réflexes d'ingénieur s'activaient. Contours irréguliers, brisés. Aucune symétrie. Des facettes imprévisibles, comme une fracture violente. La ligne entre lumière et ombre crénelée, preuve d'une surface inégale. La texture : rugueuse, poreuse, visible même à quinze kilomètres. Pas un bloc lisse. Un matériau exposé aux impacts et aux radiations depuis des éons. Les reflets ? Absents. La lumière diffusée, sans éclat métallique, sans scintillement. La matité caractéristique de la roche. Tout criait "pierre".

Pourtant... sa proéminence. Sa façon de se détacher. Point de repère. Pourquoi **ce** rocher-là, ainsi éclairé, ainsi mis en scène ? Une illusion de focalisation. Un coup de pinceau du cosmos, ni plus ni moins. Mais l'interrogation, même infime, demeurerait.

« Armstrong ! Cette "focalisation". Ce point. Ce coup de pinceau du cosmos. Après cette "fraction de seconde" d'interrogation... votre regard s'est-il détaché **immédiatement** de la protubérance ? Ou est-il **demeuré** fixé ? Si oui, pour quelle durée précise ? Et durant ce maintien, cette persistance, y a-t-il eu un **changement** dans l'apparence de cette "singularité" ? Un mouvement imperceptible ? Une modification de son ombre ? Une nuance de couleur qui n'était pas là une seconde

auparavant ? Pas une illusion, Armstrong. Un fait visuel. Quoi ? »

La netteté de la vision lunaire était presque douloureuse. Non. Le regard n'a pas décroché immédiatement. Il est resté fixé. Une vérification méticuleuse. Cinq, six secondes. J'ai scruté. Contours. Ombre portée. Nuances. Absolument aucun changement. Aucun mouvement. L'ombre, un noir d'encre stable, d'une précision chirurgicale. Pas de nouvelle couleur. Le gris mat. Toujours gris mat. Un fait visuel. D'une constance absolue. Un témoin silencieux, immuable.

« Armstrong. Six secondes d'immobilité. Noté. La roche est une roche. Votre œil, après cela, s'est **détaché**. Remonté la crête du cratère, vers la gauche, vers la zone la plus éclairée ? Ou plongé vers la droite, dans les profondeurs de l'ombre, longeant cette **cassure irréaliste** dont vous parliez ? Le **trajet exact** de votre regard. Le **premier objet physique** qu'il a croisé, insignifiant ou non. Pas de poésie, Armstrong. Des faits. Des vecteurs. »

Le regard s'est détaché. Non, il n'a pas remonté. Il a plongé. Vers la droite, suivant la cassure irréaliste, cette frontière entre lumière aveuglante et obscurité. Un balayage latéral, légèrement vers le bas, épousant la courbe du rebord du cratère. La crête continuait, juste après la protubérance, s'inclinant doucement vers l'intérieur. Là, la lumière se faisait diffuse, presque pénombrale. Les détails se perdaient. Une surface gris foncé, unie, éteinte. Sur quelques centaines de mètres, elle s'estompait, inexorablement. Puis, la disparition totale. Le noir absolu de l'intérieur du cratère. Un vide sans forme. Promesse d'abîme. Ce regard s'y est perdu, une fraction de seconde. Dans l'attente silencieuse. De ce qui, peut-être, en émergerait.

Chapitre 2

L'Empreinte Oubliée

Engoncé dans le gant pressurisé, je tâtonnais le boîtier froid du sismographe, vérifiant une dernière fois la calibration. Dos au LEM. Aldrin, à une dizaine de mètres – plus loin que d'habitude – ramassait des échantillons avec une lenteur monacale. Les reflets de son casque scintillaient sous un soleil impitoyable. Tension, concentration. Chaque geste une prière, chaque seconde comptait. Mon souffle, régulier et puissant, emplissait le casque d'un ressac mécanique.

La pression.

Pas une secousse. Plutôt une étreinte solide, inattendue, juste au-dessus du genou droit. Un réflexe me fit pivoter. La gravité lunaire transformait mon corps lourd en une plume tournoyante. Le régolithe glissa sous mes sur-bottes, menaçant l'équilibre précaire de l'instant.

Un gant blanc. Plus grossier que le mien. Un tissu renforcé de fibres rugueuses, sans la finesse de nos articulations en silicone. Il écrasait mon épaule gauche, me clouant sur place. Son casque se dressait à une hauteur inhabituelle. Trop haute pour Buzz. Trop large. Son écran, sombre et sans reflet, un miroir vide. Dans mon oreille, un mot unique, lourd. Plus tranchant que le vide intersidéral lui-même.

« Arrête. »

La voix. Pas Houston, pas Buzz. Une modulation étrange, rauque, à peine filtrée par l'intercom. Un sifflement métallique accompagnait les syllabes, comme un court-circuit interne. L'impulsion sur ma jambe s'estompa, remplacée par le poids de

la main sur mon épaule. Une ancre imposée au milieu de l'océan lunaire.

Aldrin ? Où était-il ? Je l'avais laissé à une douzaine de mètres, affairé. Ma vision floue. Le champ de perception distordu par cette irruption.

« Regarde. »

Pas une question. Un ordre. Il pointait vers le sol. Pas les roches, pas les cratères. Un coin de régolithe déjà retourné, comme si un râteau invisible l'avait peigné. Là, le sol lunaire, d'ordinaire si vierge, si immaculé sous nos pas, gardait la cicatrice.

Une forme. Pas la gaufre familière de ma semelle A7L. Plus oblongue, plus fine. Le contour général s'évasait en un triangle tronqué vers l'avant, comme une pointe émoussée. Pas de nervures régulières. Une empreinte plate, presque lisse. Mais d'une profondeur sidérante pour sa finesse. Cinq, peut-être six centimètres. Le régolithe avait cédé, puis s'était compacté. Un moulage de pression colossale, sans la moindre trace de soulèvement des bords. Comparée à la largeur de mon pouce ganté, elle devait faire trois fois sa taille. Invisiblement, une masse immense s'était posée là. Avant nous.

Le sang battait à mes tempes. Un son sourd dans mon casque, noyant le souffle de ma propre respiration. La main qui tenait le sismographe se contracta, mes doigts crispés sur le métal glacé. Un geste non consigné. Non autorisé. Je voulais tendre mon pouce ganté, mesurer cette anomalie, effleurer ce secret gravé dans la poussière d'étoiles.

« Ne touche pas. »

La voix, plus sèche, plus pressante. La main sur mon épaule se resserra. La douleur remonta jusqu'au cou. Une douleur inattendue, perçue même à travers la combinaison pressurisée.

Aldrin. Je le cherchais. À l'est. Toujours penché, absorbé par son échantillonneur, le dos tourné. Un monde à part, à des années-lumière de ce silence brisé. Il ne voyait rien, n'entendait rien. La scène n'existait que pour moi, dans le vide glacial de la lune.

La main inconnue exerça une pression ferme, me pivotant brutalement. Un déséquilibre calculé. Mon pied gauche glissa. Le régolithe s'éleva en un nuage lent, irréel. Mon corps entama une trajectoire imprévue, un arc lent et lourd, vers la droite. Pas une chute. Une déviation. Les trois secondes furent une éternité. Mon champ de vision tourna. La surface lunaire filait devant mes yeux. Le module lunaire, les instruments. Et cette empreinte. Toujours là, immaculée dans sa monstruosité silencieuse. La marque d'un passage. Pas le nôtre.

Qui était cette figure ? Comment était-elle arrivée là ? Et surtout, que nous apprenait cette empreinte, si soigneusement dégagée ? Le vide autour de moi semblait se densifier, m'emprisonnant. La voix inconnue résonna une dernière fois, comme un verdict dans ma tête.

« Maintenant, marche. Et oublie. »

J'avançais. Un pas. Un autre. Le corps rigide, obéissant, mais l'esprit déchiré. L'empreinte. Elle était là, à jamais gravée. Non pas seulement dans le régolithe lunaire, mais dans chaque recoin de ma mémoire. Une cicatrice invisible sous ma peau d'astronaute. Et je n'avais rien dit. Jamais. Jusqu'à ce jour. Jusqu'à cette nuit. La lune, par ma fenêtre, semblait me fixer en retour, exigeant que je me souvienne de ce que j'avais **vraiment** vu.

Chapitre 3

Le Fardeau du Retour

Le chêne massif frémit, puis un claquement grave et sourd scella la fin. Derrière moi, le soulagement teinté de fatigue sur le visage de l'assistant s'effaça avec le dernier filet de lumière. Non pas la fin d'une représentation, mais le début d'une autre, plus insidieuse. Le silence retomba, lourd, absolu, comme un linceul. Une chape de plomb après le vacarme des acclamations, le martèlement des questions et le simulacre des sourires.

Mon épaule droite s'affaissa d'un centimètre. Ma main, naguère une pompe serrée, se relâcha le long de ma cuisse. Les doigts, toujours légèrement courbés par l'effort, s'étirèrent. Une libération infime. Je n'avais pas cherché à fuir. Seul le besoin de me poser importait.

Un baromètre en laiton poli attira mon regard, suspendu au-dessus d'une cheminée éteinte. Son aiguille, imperturbable, pointait ****29,92** pouces de mercure**, d'une stabilité insolente qui riait de l'ouragan intérieur.

Deux pas précis vers la gauche. Mes talons mordirent le bois ciré, un son mat, à peine audible. Droit vers la fenêtre, une baie vitrée promettait un horizon différent de celui que j'avais embrassé au-delà de l'atmosphère. Ma main s'éleva, non pour toucher le verre froid, mais pour effleurer le montant vertical du cadre en chêne robuste. La surface rugueuse sous mes phalanges, une texture familière, une ancre terrestre.

À travers la vitre, un détail infime s'imposa. Une goutte de rosée, perle translucide, au bout d'un filament d'araignée tendu entre un rosier et le rebord. Elle miroitait, capturant un ciel gris inversé, la cime lointaine d'un arbre. Puis, elle trembla.

Imperceptiblement.

Mon regard ne balaya pas l'horizon. Il traça une ligne directe, s'élevant légèrement à travers le verre, comme guidé. Quinze yards plus loin, perché dans la fourche d'un chêne rouge, un nid d'oiseau. Brindilles entrelacées, mousse, herbe séchée. Une ingénierie naturelle remarquable, défiant le vent, défiant la gravité. Le nid était vide. Un creux sombre, usé par les intempéries, vestige d'une saison passée. J'y fixai mon regard durant ****six secondes précises****. Six secondes à sonder ce vide, sa résistance, son dessein.

"Tu as l'air de chercher quelque chose, Neil."

La voix, grave et mesurée, fendit le coin sombre de la pièce. Je n'avais pas entendu l'homme s'approcher. Thorne émergea des ombres, costume sombre, silhouette anonyme.

"Le calme après la tempête, c'est ce que je cherche," répondis-je, ma voix plus ferme que je ne l'aurais cru.

Thorne esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux. "Le calme est une illusion, commandant. Surtout pour les hommes comme vous. Le nid est vide. Et après ?"

Mon regard redescendit, se posant au pied de l'arbre. Une dalle de pierre calcaire, quinze pouces de côté. Usée, légèrement concave au centre, polie par d'innombrables pas. Une fine couche de mousse vert sombre la colonisait, épousant les moindres aspérités de la roche. Le début d'un chemin invisible sous l'herbe.

"Et après, M. Thorne," lançai-je, sans le quitter des yeux, "on se demande ce qui s'est passé avec ceux qui ont emprunté ce chemin."

Thorne se figea. Le sourire s'effaça. Son visage devint un masque. "Le passé est

enterré. Il doit le rester."

"Parfois," répliquai-je, un frisson me parcourant l'échine, "le passé laisse des traces. Des chemins oubliés. Des dalles usées. Et des nids vides qui n'auraient jamais dû l'être."

Mon regard revint à la dalle, à cette mousse verte qui masquait ce qui semblait une fissure profonde, presque un symbole. Une ligne sombre que des pas répétés n'avaient pu effacer. Et soudain, dans le miroir des vitres, je crus voir, juste derrière l'épaule de Thorne, un reflet fugace : la silhouette d'une autre présence dans le jardin. Quelque chose qui n'avait rien d'humain.

Chapitre 4

L'Écho des Archives

****Chapitre 4 : L'Écho des Archives****

La porte grince. Métal contre métal. Le son sec déchire l'air immobile de la pièce. Mon regard saisit la tranche nette d'une pile de dossiers chamois, sur une table massive, juste en face. Le premier, à peine lisible : « Projet Gemini – Phase II ».

Je lâche la poignée. Le battant lourd balance doucement, sans un bruit. Un *clic* étouffé. Puis un léger *thud* contre le cadre. Le silence retombe, plus dense encore. Seul le bourdonnement lointain des néons du couloir filtre sous la porte. Je réajuste mes lunettes d'un geste bref. Mon pied gauche, cuir sur vieux parquet, touche le sol : talon, puis pointe. Un pas. Un second. Les étagères tapissent les murs. Mon regard les balaie.

Le balayage s'arrête net. À mi-hauteur d'une étagère, trois mètres plus loin : un renflement incongru. Une petite boîte métallique, grise, ternie. L'un de ses coins renvoie faiblement la lumière. Je pivote lentement sur le talon droit. Sans un mot, j'avance. Mes pas sont mesurés, silencieux. Ma main se lève à hauteur de ma poitrine, doigts légèrement écartés.

À bout portant de l'étagère. Dix centimètres séparent mes doigts de la boîte grise. Ma respiration est régulière, presque inaudible. L'index s'allonge lentement, le bout du doigt vers le bord supérieur. Mais un obstacle se révèle : un dossier cartonné, brun jauni, affaissé. Il bloque le passage direct. Une pause infime. Mon pouce et mon majeur rejoignent l'index. Je pousse doucement la tranche du dossier vers la gauche, juste assez. Un froissement sec, imperceptible. L'espace s'ouvre. Mes doigts se

referment sur la petite boîte.

L'extraction. Un *crissement* métallique très léger, presque inaudible. Un *cliquetis* sourd lorsque la boîte se dégage. Elle pèse plus d'un kilo. Dense, compacte. Une masse solide dans ma paume. Mon regard se fixe sur son côté supérieur. Trois lettres majuscules gravées dans le métal, juste sous le bord : « APO ». Une suite de chiffres : « 14-2-69 ». Une fine couche de poussière incruste les sillons, les rendant faiblement visibles.

L'index se lève, s'abaisse avec une précision chirurgicale. J'effleure la surface rugueuse des gravures, traçant les lettres « APO », puis les chiffres. Je sens la légère dépression des sillons, la poussière qui y adhère sous la pulpe de mon doigt. Mon doigt glisse plus bas, suivant la courbure du bord supérieur de la boîte. Une légère saillie. Un petit loquet rectangulaire, usé. Presque fondu dans la patine, mais distinct sous ma pression. Pas de trou de serrure apparent. Juste ce mécanisme discret : un petit levier de métal, à peine plus large que mon ongle. Il semble inviter à une manipulation.

Une voix. Celle de Miller. Soudain, elle résonne dans ma tête, plus nette que le silence poudré de l'archive :

« Ne touche pas à ça, Neil. Pas si tu tiens à dormir la nuit. »

Chapitre 5

La Chasse aux Fantômes

Chapitre 5 : La Chasse aux Fantômes

Le parfum des vieux livres et du bois ciré s'accrochait aux tapisseries. Une lourdeur familière que le soleil déclinant tentait d'alléger, peignant des traînées d'or sur le parquet sombre, éclairant la poussière dansante. Une femme se tenait là, au cœur de mon bureau. Ses yeux parcouraient l'espace, méthodiques, insistants. Sans un mot.

Elle s'arrêta devant ma grande vitrine en acajou. Le pas sûr, elle s'avança, guidée par une certitude. Sa main se leva. L'index pointa résolument la petite trappe d'accès sur le flanc du module de commande Apollo 11, le *Columbia*, réplique parfaite à l'échelle. Le verre froid de la vitrine luisait sous son doigt, renvoyant un pâle reflet orangé du soleil couchant. Son geste : une déclaration silencieuse.

Le doigt resta un instant sur le verre. Sa voix s'éleva, calme mais perçante.

« Cette trappe... elle donnait accès à quoi, Commandant ? Quels secrets pouvait-elle receler, au-delà de la Lune ? »

Mon regard glissa de son doigt vers la maquette, vers ce point précis qu'elle désignait. L'espace d'un instant, l'acier, les boulons, la promesse d'un voyage se reformèrent. Ma mâchoire se contracta. Mes épaules se raidirent, comme transpercées par un courant d'air froid. Mon souffle s'immobilisa une fraction de seconde, avant de reprendre, plus profond.

« Des secrets ? » La question perça. Lourde d'implications.

Je la fixai. Mes yeux, d'abord sur son doigt, remontèrent vers son visage. Son expression devint plus grave, les sourcils très légèrement froncés. Un petit pas me rapprocha de la vitrine.

« Cette trappe, Mademoiselle, est un simple point d'accès. Pour l'équipement, la vérification des systèmes. Pour les urgences, après l'amerrissage. Rien de... mystérieux, je vous assure. »

Durant mon explication, son index resta figé sur le verre, la pointe pressée contre la surface froide, toujours alignée avec la petite trappe. Une insistance silencieuse. Une question qui persistait.

Son regard se planta dans le mien. Un éclair d'obstination. Sans un mot, elle appuya son ongle un peu plus fort. Un léger frottement résonna sur la vitrine, comme pour forcer une ouverture.

Je fixai son doigt, la pression exercée, le son ténu. Je relevai la tête. Je la regardai droit dans les yeux. Une inspiration calme. Ma voix sortit, posée, malgré l'insistance de son geste.

« Mademoiselle, cette trappe, sur le véritable module, était verrouillée par une série de loquets internes. Un système simple. Mécanique. La complexité résidait dans la fiabilité de chaque joint, de chaque boulon, face au vide et à la pression. Pas dans ce qu'elle pouvait dissimuler. »

Son ongle continua de frotter le verre une fraction de seconde de plus. Un léger crissement résonna dans le silence tendu. Lentement, elle retira son ongle, le doigt glissant le long de la surface polie. La main, cependant, resta levée, en suspens à côté du verre. Comme si elle n'avait pas complètement abandonné son point. Ses yeux, eux, ne me quittèrent pas.

Ma voix, je l'avoue, se voulait posée. Mais une tension nouvelle, une légère crispation, trahissait l'effort. Mon regard s'était fixé sur son geste, sur le point où son ongle frottait. À l'instant même où elle exerçait cette pression, mon pouce droit, jusque-là détendu le long de ma cuisse, se tendit brièvement. L'articulation se marqua sous le tissu du pantalon, avant qu'il ne reprenne sa position, presque immédiatement. Une réaction infime. Un réflexe de contrôle, de retenue. Face à cette tentative d'effraction symbolique.

Un silence écrasant succéda au crissement.

Une détente imperceptible traversa mes épaules. Presque simultanément, ma main droite se posa sur le bord supérieur de la vitrine, à quelques centimètres de l'endroit où son doigt avait été. Un geste non de protection, mais d'ancrage. De possession tranquille. Mes doigts s'agrippèrent légèrement au bois poli, sans force.

Sa main restait suspendue, absolument immobile, à un ou deux centimètres du verre. Son regard, fixé sur moi, sans ciller. Une intensité silencieuse qui semblait évaluer chaque muscle de mon visage, chaque mouvement infime. Une observation sans concession. Une attente palpable.

Elle ne fit rien d'autre que me fixer. Les yeux vifs, sa main prête à se mouvoir. Le silence entre nous se chargeait d'une nouvelle signification. Le soleil avait presque disparu. Au travers du verre, je crus voir l'ombre du module de commande Apollo 11 s'allonger. L'obscurité qui commençait à l'envelopper semblait receler bien plus que le simple vide. La trappe, minuscule sur la maquette, semblait démesurée.

Et je savais, à l'éclat de ses yeux, qu'elle le savait aussi.

Chapitre 6

Révélation Orbitales

Sur le DSKY, la petite lampe orange « PROG ALARM » brûlait, fixe. Un signal silencieux, implacable. Mon regard accrocha une fraction de seconde le « 1202 », puis le « 1201 » phosphorescent, avant de plonger vers l'enfer sous nos patins. Chaque seconde comptait. L'ordinateur crachait ses calculs, à bout de souffle. Notre descente nous précipitait sur un champ de rochers déchiquetés, une mer de dents lunaires prêtes à déchirer l'*Eagle*. Les alertes sonores, un bourdonnement électronique insistant, vrillaient l'air.

« Program Alarm, 1202... On a une 1201. Donnez-nous une lecture sur la 1201 Program Alarm. » Buzz lança les mots, sa voix tendue, posée malgré tout, martelant les touches du clavier. Son regard rivé au terminal. La cabine suintait le métal froid, l'effort. Saturée du grésillement des radios.

Le RHC se tordait sous ma main droite, pouce prêt à déclencher les jets. La gauche tenait le THC, réglant la poussée. Quatre cents pieds. Soixante pieds par seconde. Le site d'atterrissage initial ? Un piège mortel. Je poussai le manche, inclinant le nez de l'Eagle. Notre chute verticale se mua en translation horizontale. Il fallait gagner du terrain, déporter notre impact au-delà de cette damnée zone de rocs. Le sol défilait à une vitesse trompeuse. Un tableau gris et mortel.

Je traçais notre nouvelle trajectoire, scrutant la surface, espérant une platitude salvatrice. L'image apparut. Une fraction de seconde. Mon champ de vision périphérique. Juste au-delà de la zone choisie, là où nous aurions atterri sans ma manœuvre, une forme géométrique. Pas une couleur éclatante, pas une structure artificielle. Plutôt une anomalie dans le chaos lunaire : trois petits cratères, alignés

presque parfaitement, formant un triangle équilatéral. Une précision qui défiait le hasard. Mon cerveau l'enregistra : « curiosité ». Un flash singulier, avant de se recentrer sur l'impératif absolu. Poser l'engin.

« Roger. 1201 alarm. We're go on that. Fly that. We're looking at it, over. » La voix de Charlie Duke, le CAPCOM, perça le casque. Un feu vert. L'autorisation de continuer malgré le vacarme électronique. Houston était avec nous. Mais là-haut, l'Eagle et moi restions seuls, face à ce champ de mines rocheux. J'atteignais enfin le site visualisé, cette plage de régolithe plus fine. Je réduisis la poussée. L'engin frémit sous l'effort.

Quelques heures plus tard. Le silence. Lourd du poids de l'histoire. L'Eagle reposait sur la Lune. Buzz et moi partagions un repas lyophilisé, la pâte insipide collant au palais. Le danger s'était tu. L'exploit, accompli.

Je me tournai vers le hublot. Le paysage lunaire s'étendait, irréel, d'une beauté brutale sous le soleil implacable. Les ombres tranchantes sculptaient chaque cratère, chaque rocher. C'est alors, tandis que je mémorisais le site à explorer, que le triangle resurgit. Une persistance rétinienne de l'esprit. La netteté de l'alignement, cette géométrie trop parfaite pour l'aléatoire, me frappa de nouveau. Mon cerveau d'ingénieur, habitué à déconstruire les problèmes, amorça son travail. Je frottai ma tempe, une habitude quand une équation me taraudait.

Simple jeu d'ombres ? Illusion d'optique, due à l'angle de la lumière ? Je saisis les cartes topographiques de la zone d'atterrissage. Des reproductions photographiques détaillées, fruit de mois de travail de renseignement. Je les déroulai, mes yeux parcourant la zone de l'anomalie. Je cherchai ce groupe de cratères, cette forme triangulaire. Rien. Un terrain accidenté, oui. Des cratères de toutes tailles. Mais aucune trace de *cette* configuration précise. Pas de triangle équilatéral aussi distinct, aussi parfait, là où mon cerveau l'avait enregistré. L'absence frappait. Des cratères de cette dimension, si visiblement alignés, auraient dû y figurer.

Cette absence, sur une carte censée être exhaustive, n'était pas un simple oubli. C'était une contradiction. Comment une formation si singulière, visible même dans l'urgence de la descente, pouvait-elle être omise ? Une brèche s'ouvrait dans le pragmatisme absolu qui m'avait porté jusqu'ici. Le triangle n'était plus une simple curiosité géologique. Une énigme. Elle suggérait non pas une coïncidence naturelle, mais quelque chose... d'intentionnel, de délibérément ignoré. Peut-être même caché. Un frisson inattendu et froid me parcourut. Qu'est-ce d'autre avait été omis ? Qu'est-ce qu'ils ne voulaient pas que nous voyions ? L'immensité de l'espace devenait oppressive. Non par sa grandeur, mais par le vide d'une information manquante.

Chapitre 7

Le Dernier Serment

****Chapitre 7 : Le Dernier Serment****

Le grave bourdonnement du système d’alerte saturait l’habitacle. Une symphonie mécanique de haute tension. Au-dessus du panneau, le témoin jaune de faible carburant brûlait d’une lueur froide, presque spectrale. « Soixante-dix-huit secondes de carburant ! » La voix d’Aldrin, clinique et sans fioriture, tranchait l’air pressurisé. Chaque syllabe, un coup de marteau. Le compte à rebours de l’enfer venait de commencer. Je serrai le levier de commande. Ma main, un prolongement de la machine. La pression sur le manche se fit plus ferme, délibérée vers la gauche, arrachant l’*Eagle* à la menace invisible qui montait du sol lunaire. Les claquements secs des propulseurs s’enchaînaient, un rythme effréné.

Devant le hublot triangulaire, les trois cratères superposés – ce trèfle difforme de rocaïlle et d’ombre – grossissaient à une vitesse alarmante. À 300 pieds, leur profondeur s’imposait. Ce n’était plus une estimation, mais des gouffres béants. Les bords se découpaient dans le régolithe avec une netteté brutale. Leurs ombres d’encre s’étiraient, déformées par le soleil rasant, dessinant des pièges traîtres. Chaque seconde nous rapprochait, exaspérant leur menace. Ce n’était plus une question d’éviter, mais de fuir.

Un coup de propulseur latéral, sec, puissant, déchira l’air. Un « THWACK ! » résonna, plus agressif que les salves précédentes. Le cri de la machine dans un effort ultime. Le module s’inclina plus brusquement, accentuant notre dérive, contournant les cratères au dernier instant. Le sol, mosaïque grise et périlleuse, continuait de défiler. Le terrain changeait. La menace, elle, demeurait, omniprésente.

Aldrin n'avait pas bougé, le regard rivé aux écrans. Ses mains posées, immobiles. Une statue de concentration. Un homme suspendu entre la science et le néant. Sa voix, un fil tendu, perça l'ambiance confinée. « Soixante secondes ! » Une aiguille transperçant le temps, forant le noyau même de l'espoir. Chaque seconde s'écoulait, le murmure d'un serment non dit : survivre, coûte que coûte. Mais à quel prix ? Et qu'allait révéler le vide sous nos pieds avant que l'épuisement ne nous rattrape ?

FIN

Merci d'avoir lu "Le Serment Lunaire"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)